

PARTIE I

Chapitre I

1

Le drapeau d'un pays est un hélicoptère : il faut du carburant pour maintenir le drapeau en l'air ; le drapeau n'est pas en tissu mais en métal : il flotte moins au vent, face à la nature.

On avance vers la géographie, on est encore à un point d'avant la géographie, dans la pré-géographie. Après l'histoire il n'y a pas de géographie.

Le pays est inachevé comme une sculpture : regarde sa géographie : il lui manque du terrain, sculpture inachevée : envahis le pays voisin pour terminer la sculpture, guerrier-sculpteur.

Le massacre vu du dessus : sculpture. Les restes de corps sont autant de sujets à explorer.

Avec force il arracha du sol un chien. Ce n'était pas un arbuste, c'était un chien.

Les animaux ne résistent pas comme le monde botanique, ni même comme un chapeau. Le chapeau s'envole avec le vent, le chien non, l'arbre jamais. Mais parfois il se produit une perturbation moyenne et la nature exhibe un

de ses luxes : la malignité. Alors s'envolent le chapeau, les chiens, et aussi les arbres.

Johana quitta la veillée funèbre et entra dans un café où stupidement on chantait l'hymne à cause d'un match important. Elle baissa les yeux, demanda un verre de vin, on ne sert pas de vin aux femmes, dit l'homme, d'un ton rude, on n'interrompt pas les hommes quand ils chantent l'hymne. Johana avait une pierre dans sa poche, une pierre forte; on sentait que c'était une pierre forte, petite, mais dense, il y a de l'énergie dans les choses et de l'énergie violente que les yeux perçoivent, Johana retira la pierre de sa poche, la posa sur le comptoir. Une pierre n'est pas une lampe, dit-elle, bien utilisée elle pourra toujours t'aveugler. Mais elle ne le dit pas, elle le pensa. L'homme comprit. Il lui dit : si vous voulez du vin, je vous en donne. Il alla chercher un verre, le remplit de vin.

Une machine affamée. Johana se lève et crache sur la machine. Mets des pièces pour écouter de la musique, ne crache pas. Des pièces, pas des crachats, tu comprends ?

Johana veut payer, discute le prix : trop cher, dit-elle. C'est un verre de vin, dit l'homme, je vous l'offre. Ne revenez plus jamais ici.

L'homme fumait une cigarette, il était beau, jeune. Johana le regarda et sortit. Elle eut beau avoir parcouru plus de cent mètres, elle n'était toujours pas vraiment sortie car elle le regardait encore.

Les chars pénétraient dans la ville. Le vacarme militaire pénétrait dans la ville et la musique paisible se cachait dans la ville. Quelqu'un dans la rue tentait furieusement de vendre des journaux. Les chars pénétraient dans la ville, les nouvelles accéléraient sur le papier.

Mais cela ne se peut pas : c'étaient les yeux qui accéléraient sur les nouvelles : des gens étaient anxieux : les femmes ne mouraient pas, mais entendaient mourir.

Johana urine dans sa culotte.

Je me suis uriné dessus, dit-elle. Excusez-moi.

(L'homme qui est à côté d'elle n'est pas son frère.)

Une femme extraordinaire regarde longuement une fourmi. Une fourmi, seule. Une chose stupide et noire. De la terre sainte et noire qui avance dans le monde minuscule, plus bas que nos pieds, il y a des choses encore plus bas que nos pieds, tu vois ?

Une fourmi qui va être transpercée par l'aiguille neutre d'une femme. D'une femme magnifique. On dit qu'elle s'est mariée en faisant vibrer les phrases de l'Évangile : tous les hommes voyaient dans ses douces paroles des promesses de séduction, des sentences cachant l'érotisme du monde.

Les hommes les plus forts rejoignent l'armée, les hommes les plus forts violent les femmes restées à l'arrière, les femmes de leurs ennemis qui prennent la fuite.

Un soldat au visage très rouge baisse avec force son pantalon masculin jusqu'au sol. Avec force, ses mains retirent la robe, comme pour arracher des rideaux et révéler une anatomie dans un état rare : des seins volumineux qui tremblent. L'homme a le visage encore plus rouge, son pénis aussi est rouge. De la matière rouge fornicque longuement une femme faible. On est vendredi, et il reste encore un arbre dans le jardin, malgré le passage des chars dans les rues. Johana n'est pas cette femme sous le soldat, mais a entendu parler de ce qui est arrivé à cette femme sous le soldat.

Le bruit pendant qu'il lisait son livre était un bruit d'avions dans le ciel. Ils ne bombardent pourtant pas de jour, dit Klaus.

Klaus posa le livre et regarda directement le bruit. Ce n'est pas le son de la lecture, dit-il. Ni le son naturel du ciel.

Les avions s'infiltraient dans la nature haute et faisaient peur.

Il n'y a pas de marins, c'est fini les marins. Ils ont fermé la mer.

Ils ont un bateau à un endroit fixe dans l'eau. Il ne bouge pas de là.

En philosophie le minimum de ressources rapides, l'examen se passe pendant la vieillesse : la lenteur qui se dissipe encore. Accroître la lenteur interminable.

Les enfants avec un cahier vierge sont tout contents. L'important dans l'enfance, ce sont les tentatives.

Un fragment d'information devient possibilité d'un vers. Johana est calme, le journal entre ses mains ne l'est pas. Qui a été tué aujourd'hui ?

Le matin, les chars ressemblent à des objets particuliers, de grandes choses faites pour l'hygiène des rues. Ils nettoient les places, ils nettoient les ordures sur les places. Ils nettoient le langage des places et des cafés, et ils nettoient le langage parce que quand les chars passent les hommes parlent bas, tu as déjà remarqué ? C'est ce que Johana dit à Klaus.

Tu n'as jamais vu un char en train de travailler. Ce pays est encore parfait, cette rue est encore parfaite : aucune bombe n'a jamais explosé à côté de toi.

Il est bon que nos ennemis soient si près de nous, passant dans nos rues à bord de leurs chars : nous avons ainsi l'assurance de ne pas nous faire bombarder.

Les chars passent dans les rues. Les rues portent les noms de nos héros. Ils ne connaissent pas notre langue : ils ne savent pas dire ces noms. Ils butent sur la prononciation, n'arrivent pas à accentuer correctement les syllabes. Et les chars n'ont pas le temps d'apprendre d'autres langues.

Klaus a abandonné son travail, mais aujourd'hui seulement. Il travaille dans une imprimerie, plus que cela : il est éditeur, il veut faire des livres qui perturbent les chars.

Ceci n'est pas un livre, c'est une petite bombe.

Tu veux perturber des chars avec de la prose ?

Un escargot a tout l'air de ne pas avancer tellement il est petit à côté de Klaus, de ses pieds.

Regarde, on dirait que les escargots n'avancent même pas, dit Klaus. Johana rit.

Soudain, Klaus leva le pied et écrasa violemment l'escargot. Avec un certain bruit.

Pourquoi tu as fait ça ?

Klaus ne répondit pas.

Ne rien voir c'est se tenir caché.

Il y a trop de béton dans ce pays. Les hommes courageux n'ont déjà plus assez de forêt où se camoufler.

Un tiers des hommes de la ville étaient camouflés. Les chars n'aimaient pas les hommes qui se camouflaient. Mais il régnait encore une certaine instabilité parmi les vainqueurs. Ils se promenaient dans la rue et tantôt souriaient, tantôt se montraient cruels.

La veille, ils avaient menacé de casser les lunettes de Klaus. Klaus s'était agenouillé : il avait baisé les bottes d'un homme.

Klaus s'était rappelé son enfance : il avait honte quand il ne savait pas résoudre un problème d'algèbre. Rouge,

fixant des chiffres à gauche d'un signe et d'autres chiffres à droite de ce même signe. Ceux qui parvenaient à résoudre les équations étaient pour lui, à cet âge, des héros. Heureuse époque que celle où nous admirons les mathématiciens.

Klaus n'avait pas eu honte pendant qu'il baisait la botte droite du soldat. Plus tard, si. À distance de l'action. Car lorsqu'on a peur on n'a pas honte, ou du moins la honte occupe-t-elle moins de place que la peur, énorme. C'est pourquoi elle n'existe pas.

Ce n'est que plus tard qu'il s'était rappelé combien il avait honte, debout, devant l'équation écrite au tableau, sous le regard du professeur, sans savoir comment se tirer d'affaire. Il avait l'impression d'être dans un labyrinthe, chaque équation était un labyrinthe dont il ne savait comment sortir.

Je ne sais pas résoudre ça, disait le petit Klaus. Et il voyait alors le professeur commencer à sourire.

Le professeur souriait peu. Il ne souriait jamais. Il ne souriait que lorsqu'un élève se trompait lamentablement ou lorsqu'un élève baissait les bras et disait : je ne sais pas résoudre ça.

Le professeur ordonnait alors à Klaus de se pencher en avant, les fesses en arrière en prenant appui sur son bureau, et de baisser son pantalon. Il le frappait avec une grosse bâche en bois. Il le frappait violemment à trois reprises. Et Klaus haïssait trois fois les chiffres.

La honte n'existe pas dans la nature. Les animaux connaissent la loi : la force, la force ; la force. Le faible tombe et fait ce que veut le fort. Les inondations, les précipitations, le mammifère plus lourd et plus rapide et le petit mammifère. Les primates, les reptiles, les poissons les plus gros et les plus petits, la cascade : as-tu déjà vu un animal tomber ? Il n'y a pas la moindre compassion entre

l'eau et les animaux, la mer a englouti des milliers et des milliers de chiens depuis l'origine du monde. Il n'y a pas la moindre compassion entre l'eau et les plantes, entre la terre qui s'éboule et les petits animaux qui viennent de naître. La nature avance avec ce qui est fort et la ville avance avec ce qui est fort : tu en douterais encore ? Qu'est-ce que tu veux ?

Il n'y a pas d'animaux injustes, ne sois pas idiot. Il n'y a pas d'inondations injustes ni d'éboulements malveillants. L'injustice ne fait pas partie des éléments de la nature, un chien si, tout comme un arbre et l'eau énorme, mais pas l'injustice. Si l'injustice devenait un organisme – une chose qui peut mourir –, alors, oui, elle ferait partie de la nature.

Les hommes ont voulu introduire dans la nature des choses inventées par les faibles : ce sont les faibles qui ont inventé l'injustice pour plus tard pouvoir inventer la compassion. Même l'eau docile ne comprend pas ce que ça peut bien être, l'injustice. Tu veux faire preuve d'une plus grande bonté qu'une substance chimique qui s'écrit tout simplement H_2O ? Ne sois pas idiot, regarde les chars : tire avec eux, ou contre eux. La vie en temps de guerre ne peut obéir qu'à cette alternative : avec eux ou contre eux. Si tu ne veux pas mourir, tu baises les bottes du plus fort, un point c'est tout.

Entre-temps les astres immondes conservent leur douce harmonie.

Johana regarde par la fenêtre. Klaus, son amant, n'est pas encore arrivé. Tant que son amant n'est pas arrivé, la femme ne quitte pas la fenêtre. Les fenêtres existent parce que les amants existent, et parce que les amants ne sont pas encore à la maison. Les fenêtres cessent d'exister quand les personnes que tu aimes sont de retour. Regarde le froid, la tempête au-dehors.

Klaus n'est toujours pas là. Reviendra-t-il avec les deux bras qu'il avait en sortant ?

Le monde parfois ampute d'un bras les hommes qui se trouvent dehors, de l'autre côté de la fenêtre. Regarde le monde, le monde a une lame.